

— Comme il vous plaira, monseigneur, dit-il en baissant la tête.

Voilà comment Mahom fut trouvé par le comte et devint son serviteur.

L'inconnu sortait alors de l'hôtellerie.

— Adieu ! dit-il au comte.

— Où allez-vous donc ? demanda celui-ci.

— En Hongrie. Et vous ?

— En France.

— Bonne chance ! Peut-être nous reverrons-nous. Votre nom, s'il vous plaît ?

— Le comte Jacques de Saint-Hyrem ; et le vôtre ?

— Le capitaine Vatan. A notre prochaine rencontre !

Ils se serrèrent la main et partirent en se tournant le dos. Mahom avait été de bonne foi ; son dévouement à son maître était sans bornes.

Aussi, lorsque Diane de Saint-Hyrem quitta le couvent pour habiter avec la comtesse du Luc, le comte crut-il que le meilleur cadeau à faire à sa sœur était de lui céder Mahom, et il le lui céda.

Le bohémien ne démentit pas l'espérance que son sauveur avait mise en lui ; son dévouement pour la jeune fille devint presque de la frénésie et dépassa bientôt toutes les limites du possible.

C'était un bien précieux serviteur pour une telle femme !

X

COMMENT DIANE DE SAINT-HYREM PROPOSA UNE ALLIANCE OFFENSIVE ET DÉFENSIVE À SON FRÈRE, ET COMMENT CELUI-CI ACCEPTA LES YEUX FERMÉS LES CONDITIONS À LUI POSÉES PAR SA SOEUR

Le lendemain du jour où Diane de Saint-Hyrem avait eu avec le comte du Luc la singulière entrevue que nous avons rapportée plus haut ; vers dix heures du matin elle appela ses femmes, fit ouvrir les fenêtres de sa chambre à coucher, et tout en se retournant paresseusement dans son lit, comme une belle nonchalante, en souriant au gai soleil dont les éclatantes gerbes d'or baignaient son visage et caressaient amoureusement sa blanche poitrine, elle demanda, entre deux bâillements, si le comte était sorti de ses appartements.

En apprenant que depuis plus d'une heure déjà le comte du Luc avait quitté le château pour se rendre à Barbantane, un éclair fauve traversa le regard de la jeune fille ; un sourire d'une expression indéfinissable plissa les commissures de ses lèvres rosées ; elle s'élança hors de son lit et bondit du milieu de la pièce, à l'extrême surprise de ses femmes qui ne comprenaient rien à cette singulière façon d'agir.

Mais, se remettant aussitôt, elle chaussa des mules fourrées, jeta une robe de chambre sur ses épaules, et procéda immédiatement à sa toilette.

— Je sors, dit-elle.

Ces deux mots suffirent ; on lui présenta un élégant costume de voyage.

Jamais la jeune fille ne s'était autant hâtée de se vêtir.

Sa toilette dura une demi-heure à peine, ce dont les servantes furent émerveillées.

Mais Diane qui, à part les deux mots, d'abord prononcés par elle, avait contrairement à son habitude de chaque jour gardé un silence de statue, congédia les caméristes en leur

ordonnant de faire venir Mahom et de l'introduire dans son boudoir, où elle passa.

Il paraît que Mahom n'était pas loin, car il entra presque aussitôt, s'inclina respectueusement devant sa maîtresse ; puis il releva la tête, croisa les bras sur sa poitrine et attendit, les regards fixés sur la jeune fille, qu'il lui plût de faire connaître ses intentions.

Mahom était alors un homme d'environ vingt-six ans ; il était de haute taille, maigre ou plutôt svelte, mais parfaitement proportionné et solidement charpenté. Il devait être doué d'une vigueur et d'une souplesse peu communes.

Son visage, d'un brun rouge, avait presque la teinte de la brique ; sa barbe était rare, cotonneuse ; ses yeux étaient noirs, vifs, pétillants de malice, son nez un peu recourbé, sa bouche grande, bien formée, garnie de dents magnifiques.

En somme, ses traits auraient pu passer pour beaux sans l'expression de méchanceté et d'astuce qui en était le caractère principal ; son air déterminé et ses cheveux épais, d'un noir bleu, tombant en désordre sur ses larges épaules, lui donnaient un aspect féroce et sauvage.

Son costume était celui d'un domestique de bonne maison. Un sabre droit et court et une longue dague, à manche de corne, étaient passés dans un ceinturon de cuir fauve qui lui serrait les hanches.

— Bonjour, Mahom ! lui dit Diane en lui tendant la main.

— Bonjour, maîtresse, répondit-il en s'inclinant et baisant respectueusement la main blanche et aristocratique de la jeune fille, tandis qu'un éclair joyeux illuminait son regard.

— Ecoute, reprit-elle.

— J'écoute.

— Dans dix minutes nous partirons pour Paris. Sello une mule d'amble.

— Je sellerai la « Souris, » c'est la meilleure.

— Bien ! Si le majordome t'interroge, tu lui répondras que c'est par mon ordre ; mais il est inutile, tu m'entends bien, inutile qu'il sache où je vais.

— Il ne le saura pas, maîtresse.

— Va, et fais vite.

— Vous avez dit dix minutes ; dans dix minutes je serai devant le perron avec la mule.

— Bien !

Il salua et sortit.

La jeune fille s'enveloppa d'une mante, se coiffa d'un chapeau dont les larges ailes la défendaient contre l'ardeur du soleil, mit un masque sur son visage, selon la mode du temps, et, après avoir jeté un dernier regard à son miroir :

— Allons ! murmura-t-elle à demi-voix.

Elle sortit à son tour.

Les deux suivantes attendaient ses ordres dans l'antichambre

— Je vais faire une promenade aux environs, dit-elle ; que l'on ne m'attende pas avant l'heure du dîner.

Mais au lieu de descendre, elle entra dans la chambre de la comtesse, ouvrit un meuble placé sur une console et dont elle avait une double clé.

C'était dans ce meuble que la comtesse renfermait l'argent que son mari lui donnait pour sa toilette ; elle avait exigé que Diane le partageât avec elle ; ce dont celle-ci ne se faisait pas faute, sans que jamais son amie lui adressât la plus légère observation sur des dépenses souvent un peu fortes pour une jeune fille qui, en réalité, ne devait pas avoir grand besoin d'argent,